

Observe • Analyse • Intervient

Une fête au pays de Cocagne Tyrannie, mode d'emploi Possession shamanique Sur les chemins noirs, la France... Lire John Le Carré

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Une fête au pays de Cocagne

NOTRE MONDE, COMME L'ÉCRIT C. S. LEWIS, PASSE SOUS L'OMBRE D'UNE AILE TÉNÉBREUSE, NOS CROYANCES SÉCULAIRES S'EFFONDRENT ET L'INCERTAIN EST NOTRE SEULE CERTITUDE. POURTANT NOUS PERDURONS ET CHAQUE JOUR APPORTE SES JOIES. OÙ ALLONS-NOUS ENCORE PUISER NOS RÉSERVES DE LUMIÈRE? AU GRÉ D'UN BREF DÉTOUR PAR MA TERRE NATALE, J'AI COMPRIS POURQUOI NOUS NE SERIONS JAMAIS DÉCOURAGÉS DE VIVRE. QUE CETTE DIGRESSION TRÈS PERSONNELLE SOIT DONC LUE COMME UN MANIFESTE ANTI-DÉCLIN, ANTI-SUICIDE, ANTI-DÉSESPOIR, ANTI-EXIT.

«Passe donc lundi, il y aura l'agneau.» Ce code sibyllin a suffi pour que j'emprunte une voiture et reprenne la route d'un monastère qui m'est familier. On était la deuxième semaine après la fin du

long et rigoureux carême. Il restait encore quelques œufs de la fête de Pâques, mais on était passé à d'autres délectations.

L'hospice était désert, tout comme le réfectoire. J'aurais dû d'emblée me repérer à l'odeur et à la clameur. Le concile s'assemblait encore

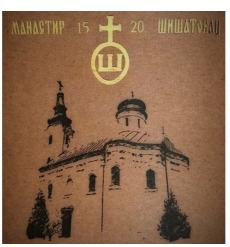
dans la cuisine d'été surplombant le garage, autour de l'immense foyer où tournait la broche. Il n'y avait pour le moment qu'une vingtaine de convives.

Père André et père Dimitri animent seuls ce qui fut jadis un couvent prospère avec des dizaines de moines, des ateliers d'iconographie, une bibliothèque connue loin à la ronde et un rayonnement culturel qui est entré dans l'histoire de ce peuple et de cette région.

CONSILIUM CUCANIENSIS

À présent, ils étaient occupés à servir leurs invités. Le prieur avait troqué la soutane contre un t-shirt blanc. Des chopes de bière blonde s'alignaient dans la pénombre, sur la longue table de bois. Derrière chacune, un

visage, rougeaud ou buriné, jovial ou impassible. On tranchait les amusegueule — saucisses, jambons et lard fumé — en débitant des blagues rugueuses. Il fallait parler fort si on voulait se faire entendre, surtout quand c'était pour ne rien dire. Que



dire du reste en pareil moment, sinon beugler le plaisir d'être là, entre hommes, au milieu de nulle part, comme un détachement de haïdouks se délassant dans sa tanière entre deux coups de main? Les femmes avaient préparé quelques feuilletés salés, mais elles étaient restées à la maison. Le brouhaha s'est encore démultiplié avec l'arrivée de deux prêtres des villages voisins, pour une fois en tenues de ville. Le plus jeune avait un blouson de cuir. On l'a charrié à propos de la moto sur laquelle il n'était, justement, pas venu. On charriait tout le monde, les absents compris, avec des allusions un peu balourdes qui m'échappaient. Ce n'étaient pas des intellectuels, ces pattes-d'oie pyrogravées au soleil et ces mains rêches ne se cultivent pas dans les bureaux. Le gaillard qui faisait office de marguillier était un ancien flic. À la mi-cinquantaine, il était déjà à la retraite. Il la consacrait en grande partie au monastère. Il y avait là des vieillards comme des trentenaires, des rondouillards et des secs-comme-une-trique. Ils pouvaient rire, railler, disputer ou se taire, ils ne savaient seulement pas sourire. L'un ou l'autre, en se levant, allait refaire le plein au tonnelet ou arracher un lambeau de peau sur le rôti, histoire de vérifier la cuisson.

En bref, c'était exactement le public que l'on ne s'attendrait pas à croiser dans une fête de paroisse en Occident, qu'on associe trop souvent aux petits gâteaux, aux thermos de thé et à la bienveillance mièvre. Ce genre d'assemblées a été éliminé de l'imaginaire ecclésiastique depuis l'Ancien régime. On a oublié que le catholicisme dans sa pleine santé, c'étaient aussi le *Décaméron*, les *Contes de Canterbury* et les *Carmina Burana*. J'y ai repensé d'ailleurs, dans cette cacophonie. Lâchez vos cuivres bien stridents, M. Orff, et vos tonitruantes percussions:

Ego sum abbas Cucaniensis et consilium meum est cum bibulis, et in secta Decii voluntas mea est, et qui mane me quesierit in taberna, post vesperam nudus egredietur...

Je suis l'abbé de Cocagne/Et je tiens chapitre avec les buveurs...

Oui, j'avais bien affaire au chapitre — consilium — de l'abbé de Cocagne. Lequel abbé étreignait chaque nouveau venu comme un frère, le novant dans son abondante chevelure en faisant mine de lui pronostiquer une mort prochaine par déshydratation si on ne lui administrait pas illico certaine médecine. Je le voyais déchaîné ce jour-là, mais je l'avais aussi tant de fois vu hiératique et rentré, concentré sur ses pensées comme un chasseur sur sa proie. Il avait tout de même fait l'académie militaire avant de s'engager dans l'armée du Christ.

Père André règne sur un monde de vents coulis et de murs blancs. Son église baroque, monumentale et froide, est rarement bondée. Ses parois sont couvertes de cicatrices, mais ne sont ornées d'aucune fresque et son dallage de marbre est un motif peint sur du linoléum. L'hiver, l'office est célébré dans la petite chapelle de l'hospice. Il n'y a pas de pancarte de bienvenue au portail. «Vous entrez dans le seul monastère sans starets extralucide, sans icône miraculeuse et sans pommade qui guérit tout» prévient-il les visiteurs de passage. Il réserve sa cordialité aux entêtés qui reviennent quand même. Il ne vend rien hormis les cierges et — aux

initiés — son excellent vin. Pour les sorties en famille et les baptêmes, il y a un bijou de petit couvent, non loin, tenu par des moniales, tout propre et tout pimpant avec sa boutique et même son étang de truites. Leur parking ne désemplit pas.

«Tant mieux», répond le père André dans son vaste réfectoire où rebondit l'écho. Il a d'autres soucis, lui. Régler la chaudière. Déboucher les drains. Remplacer l'unique choriste ou père Dimitri quand il a la lubie d'attraper le covid. Disperser les ombres et les démons de ce champ de martyrs.

Ni pathos ni vague à l'âme mystique ne sont ici admis. Pourtant je ne peux m'empêcher d'imaginer leurs nuits, à eux deux, au creux de l'hiver, dans ces couloirs sonores peuplés de fantômes.

Nul en Europe n'a entendu parler de <u>Šišatovac</u>, pour bien des raisons dont la plus évidente est que *Chichatovats*, c'est imprononçable. Le père André, quand il a lancé son vin, a francisé le nom en Chichateau: évident, mais bien trouvé. Imaginez maintenant un domaine vini-



cole dans le Languedoc bâti sur un bûcher cathare: vous ne serez qu'au préambule de la tragédie qui s'écrit ici. La notice Wikipedia francophone livre quelques détails sur la fondation du monastère, par des moines exilés de la Serbie intérieure à cause des conquêtes ottomanes, mais s'arrête pudiquement au début du XIXe siècle. Elle nous laisse dans un haut lieu de prière et de culture, animé par un supérieur incroyablement érudit(1), poète et grand homme de lettres, qui rassemblait autour de lui l'élite intellectuelle de la nation et guettait chaque matin les nouvelles de la grande insurrection contre les Turcs emmenée par Karageorges. Nous sommes alors sur l'ourlet de l'Occident chrétien. À vingt kilomètres de là, sur la rive sud de la Save, commence l'Empire ottoman avec ses haies d'empalés et ses tours faites de crânes humains. C'était une guerre féroce, mais une joute chevaleresque en regard de ce qui attendait ses successeurs à l'ère moderne.

Pour bien le comprendre, il faut revenir un peu en arrière.

DES HISTOIRES TROP LOURDES POUR LES LIVRES D'HISTOIRE

Chichateau avait canalisé la ferveur populaire depuis que les reliques d'un saint prince guerrier du XVIe siècle v avaient été déposées. La lignée des Isaković vénérait elle aussi le saint Étienne Štiljanović (encore un nom impossible...). C'étaient de rudes soldats, officiers de l'Empereur de Vienne. L'un d'eux, Vuk, a financé l'édification de l'imposant clocher. Il est aussi l'un des héros du roman de Milos Tsernianski, Migrations, qui chante l'exode des Serbes hors de leur Égypte, l'Empire très catholique des Habsbourg. Ces guerriers intrépides se faisaient tuer sans broncher pour leurs seigneurs, mais refusaient de se convertir au catholicisme. Or nul orthodoxe ne pouvait dépasser le grade de colonel ni bien entendu être anobli. Ils n'avaient d'espoir qu'en la Russie. Au milieu du XVIIIe siècle, la pression religieuse est devenue trop forte. La nuque fière, le sabre au côté, ils ont suivi leurs évêques vers la terre promise, plus exactement octroyée, par le Tsar. Ils ont peuplé des landes désertes qui deviendraient plus tard le Donbass, puis se sont fondus dans la grande nation russe. Seuls quelques toponymes et noms de famille (Slavianoserbsk ou Voïnovitch) dans les terres ravagées par la guerre actuelle témoignent encore de leur passage. Ce pan d'histoire, pourtant aussi réel que l'expédition de Colomb ou les dragonnades, se confond tellement avec le songe que son document le plus tangible tient

en un grand roman(2). Les migrations existent, conclut Tsernianski, la mort n'existe pas.

Chichateau avait toujours été le monastère des spadassins et des centurions. Au début du XXe siècle, il voulut changer de registre. Le jeune Nikola Tesla y fut envoyé pour se soigner et se guérir du choléra. Son propre neveu deviendrait supérieur du monastère. Il avait, selon certains, des vues trop profanes pour un moine. Qu'à cela ne tienne: son successeur, au temps de la IIe guerre mondiale, finira saint et martyr.

Georges Momčilović avait été richement doté par les fées. Beau garçon né de bonne famille, il s'était distingué en conduisant la première voiture automobile de son village. Il possédait surtout un exceptionnel talent de peintre. Devenu moine sous le nom de Raphaël tout en poursuivant sa formation aux Beaux-Arts, il réalisera une remarquable suite d'icônes et d'iconostases, de portraits et de paysages impressionnistes. Il ne gardera rien pour lui, ni ses émoluments ni ses œuvres: il laissera à son entourage trois fiacres remplis de tableaux. Après la défaite du royaume de Yougoslavie et l'invasion allemande de 1941. cette région de Syrmie quadrillée de monastères sera occupée par l'État indépendant de Croatie, version artisanale et vampirique de la machine d'extermination nazie. Les moines savent ce qui les attend, ceux qui le peuvent se réfugient en Serbie intérieure ou au Monténégro, mais le supérieur de Chichateau refuse de

quitter son poste. Raphaël est arrêté le 25 août 1941 et envoyé au Golgotha. Son supplice ne durera pas une journée comme celui du Christ, mais une semaine entière. Les oustachis l'emmènent avec trois autres moines vers un camp de concentration plus à l'ouest. En chemin, ils le rouent de coups de crosse, lui arrachent la barbe, l'obligent à chanter son propre rite funéraire. Arrivés au camp, ils le font piétiner par les autres détenus, ses propres compagnons d'infortune. Raphaël sera canonisé par l'Église orthodoxe serbe en 1999. Il est commémoré le 3 septembre, jour de son ultime supplice et de sa mort.

Mais ce n'est pas tout. Le trésor du monastère est pillé, la bibliothèque avec ses manuscrits et ses incunables(3) incendiée et l'église dynamitée. Les reliques de saint Étienne sont profanées et jetées à la rue, comme celles du prince Lazare, le héros de la bataille du Kosovo, et celles d'un autre saint roi, conservées depuis des siècles dans des couvents voisins.

Ces dépouilles d'une valeur inestimable pour le peuple serbe auraient été perdues sans l'intervention de la Wehrmacht. Même des hitlériens étaient horrifiés par les crimes de leurs alliés croates. Le major Johann Albrecht Freiherr von Reiswitz (que son nom soit ici honoré) était historien dans le civil, spécialiste des Balkans. Il ordonna le rapatriement solennel des saintes reliques, avec les honneurs militaires, vers Belgrade sous occupation allemande. La mémoire collective rapporte

que dans une des villes-étapes, la population allemande locale — les Volksdeutscher — avait monté des patrouilles pour doubler la surveillance du convoi contre les déprédations oustachies. Cet intermède miraculeux d'humanité et de dignité au milieu d'une guerre d'extermination a lui aussi échappé aux livres d'histoire.

Tout comme personne, en dehors des victimes, ne s'est demandé d'où venait un tel déferlement de haine? Qu'avait-il fait, ce pacifique moinepeintre, pour être ainsi supplicié, sans compter les centaines de milliers de ses coreligionnaires massacrés par leurs voisins de palier? Qu'avaient-ils pressenti, les archevêques et les colonels serbes du temps de Marie-Thérèse pour emmener leur peuple loin de ces Confins militaires (Krajina) dont ils étaient pourtant les fidèles gardiens, vers d'autres Confins (U-krajina), où la même haine finirait par rattraper leurs descendants deux siècles plus tard? Quel est ce poison démoniaque soufflant à ses confins que l'Europe s'obstine à ne pas vouloir sentir?

La défaite des Allemands et de leurs alliés mettra fin aux destructions? Pas tout à fait. L'administration de Tito, qui n'avait pas un goût prononcé pour les vieilleries ecclésiastiques, voulut se débarrasser de ces ruines. Mais la vieille nef baroque, construite comme un fort, résista encore. Elle fut discrètement restaurée, avec des moyens dérisoires, dans les dernières années



du régime communiste. L'hospice reconstruit abrite de nouveau des écrivains et des philosophes sous la houlette d'un moine-soldat.

AU RYTHME ALLÈGRE DES CHEVAUX DE CALÈCHE

À côté de moi s'était assis le menuisier aux mains d'or qui avait construit une grande partie du mobilier liturgique. Il était aussi taiseux que moi. Je n'ai, à dire vrai, pas beaucoup de goût pour les mâles assemblées et les banquets. Je suis bientôt sorti me promener dans les alentours. Chichateau domine un coteau luxuriant qui descend en pente douce vers la plaine de la Save. Au pied de son promontoire coule la source de sainte Anastasie où Nikola Tesla était venu se soigner. À l'autre bout, dans une petite combe protégée comme un couffin, une centaine de ruches bariolées bourdonnent comme une station électrique. J'v ai retrouvé le menuisier, qui est aussi apiculteur. Nous avons passé une heure à parler des abeilles, des sagesses de la nature et de la débilisation de l'humanité urbaine. Lorsqu'il

m'a proposé de venir inspecter les cadres, j'ai crânement refusé la tenue de protection. Les abeilles me sont généralement bienveillantes. Pas ici. J'ai été couvert de piqûres. «Rince-toi à l'eau froide, ça passera.» J'ai appris à mes frais que les essaims périphériques étaient plus agressifs que ceux du milieu de la colonie. Logique. Lorsque

nous sommes remontés, l'assemblée s'était bien étoffée et déplacée au réfectoire. Une dame avait même fait son apparition parmi les soiffards. Il a fallu trinquer à l'eau de vie, piquer un morceau, cette fois à la fourchette. L'homme qui m'avait fait de la place sur le banc m'a soudain reconnu. Nous avions édité des livres ensemble au temps de la guerre, dans les années 1990. Il était maintenant directeur des archives de Voïvodine. Il m'a montré quelques titres édités à l'enseigne des Archives. Documents historiques, philosophie, théologie, tradition... Je ne m'attendais pas à tomber ici, en ce jour, sur Carl Schmitt et Jean-Paul Sartre. Il avait apporté un coffre plein pour en faire don à la nouvelle bibliothèque du monastère. l'ai bénéficié de quelques doublons.



La Syrmie est un pays de ripailles où Rabelais lui-même eût crié grâce. Les noceurs y sont encore parfois



raccompagnés chez eux, à l'aube titubante, œillet à la boutonnière, par des orchestres de tamburas, ces petites mandolines qui tricotent des chants de rossignol au rythme allègre des chevaux de calèche. Les empereurs romains, qui savaient vivre, y avaient installé leur capitale, Sirmium, où je suis né. Entre la ville et ces coteaux, ils avaient tiré le seul vinoduc connu. Ils savaient déjà que le vin qui coule à flots peut noyer des gouffres d'horreur.

En redescendant de Chichateau, je savais pourquoi ces hommes d'apparence fruste s'étaient rassemblés ici. Ce n'était pas seulement pour l'agneau, ni pour le fût de bière, ni

POST-SCRIPTUM

Calme au-dehors, agité dedans, je suis ce feu vivant qui brûle au cœur du glacier.

Ne m'attends pas, femme, en ce siècle à dîner.

Je reviendrai, si revenir m'est donné, ou bien c'est mon âme qui dorera les blés.

Miroslav Antić, *Srem (Syrmie)*, 1/XXV (trad. SD)

pour se taper sur le ventre. Ils répondaient à un appel qu'on n'avait pas besoin de leur décoder. Ils étaient là où ils devaient être. Les murs blancs d'ici sont couverts de fresques invisibles. L'histoire imprimée dans les pierres et les chemins est plus éloquente que l'histoire imprimée dans les livres. Et la liturgie des hommes peut se passer de mots.

NOTES

- Il s'agit de l'évêque Lukijan (Lucien) Mušicki. «Linguiste, il parlait parfaitement le grec ancien et le latin, le français, l'allemand, le russe (ainsi que plusieurs autres langues slaves), le grec et l'italien.» (Wikipedia)
- 2. Le réalisateur Alexandre Petrović en avait également tiré en coproduction française un film maudit où les premiers rôles étaient joués par Richard Berry et Isabelle Huppert, et où l'on peut voir Bernard Blier lui-même. Présenté à Cannes en 1989, cet ambitieux long métrage fut bloqué par d'obscures questions de droits, rejoignant ses protagonistes dans les brumes de l'oubli.
- 3. «La bibliothèque du monastère de Šišatovac était autrefois célèbre pour ses manuscrits et ses livres enluminés. Un des copistes les plus célèbres du monastère fut l'Apôtre de Šišatovac. Parmi ses trésors, la bibliothèque abrite un évangile écrit en 1560.» (Techno-Science.net)



ENFUMAGES par Eric Werner

Tyrannie, mode d'emploi

N A PU CROIRE UN TEMPS, DANS NOTRE EUROPE, QUE L'ÈRE DES TYRANNIES ÉTAIT RÉVOLUE. C'ÉTAIT SANS COMPTER AVEC LES LOURDEURS DE LA NATURE HUMAINE NI AVEC LES RUSES DU POUVOIR, SI GROSSIÈRES ET POURTANT SI EFFICACES. DE LA SOUVERAINETÉ EXERCÉE AU NOM DU PEUPLE, QUELLE PART REVIENT RÉELLEMENT À CE BON PEUPLE?

Nous avons cité la semaine dernière un passage du Discours de la servitude volontaire d'Étienne de la Boétie, en lequel ce dernier s'étonne de la facilité avec laquelle les «tyrans du temps passé» parviennent à tromper la «multitude ignorante»: «ils n'avaient qu'à tendre un piège à sa crédulité pour qu'elle vînt s'y prendre». Nous complétions en disant que c'est la même chose aujourd'hui, sauf que cela se fait avec plus de facilité encore. Le sexe idéologisé en est un exemple, mais non le seul.

Recentrons-nous aujourd'hui sur le texte même de La Boétie en parcourant du regard la liste des moyens auxquels, selon lui, les «tyrans du temps passé» ont eu recours pour se renforcer eux-mêmes et se prémunir ainsi contre tout risque de révolte ou de sédition. Ce n'est pas à vrai dire La Boétie qui l'a établie, mais un de ses commentateurs, en l'espèce Lamennais au XIXe siècle, sur la base du texte de La Boétie. Revisitant le Discours de la servitude volontaire. Lamennais s'est en effet employé à les énumérer un à un. Mais il ne se contente pas de les énumérer. Il procède à un travail à la fois d'actualisation et d'évaluation, examinant les conséquences que chacun d'entre eux pourrait produire au XIXe siècle si l'on y avait recours: qu'en attendre? Se révéleraient-ils aussi efficaces qu'ils l'étaient (ou que La Boétie prétendait qu'ils l'étaient) dans le «temps passé»?

La réponse de Lamennais, il faut le dire, est sidérante. Pour Lamennais, l'ère des tyrannies est aujourd'hui close. On ne peut plus gouverner contre le peuple. Ce n'est plus possible. En cas de confrontation avec le peuple, c'est toujours le peuple qui a le dernier mot. Quant aux moyens auxquels les tyrans du temps passé avaient recours pour renforcer leur pouvoir, s'ils se sont révélés être dans le passé d'une certaine efficacité, il n'y a plus grand-chose désormais à en attendre. Je résume ici le propos de Lamennais, et à cet égard Lamennais est en accord avec son siècle. Le XIXe siècle croyait fort au progrès, et même aux lendemains qui chantent. Il y a bien sûr des contre-exemples: ainsi Tocqueville s'interrogeant sur la forme que pourrait prendre le despotisme à l'âge démocratique; ou encore Flaubert décrivant «le fanatisme des intérêts» de la nouvelle classe dominante, les bourgeois conquérants: fanatisme équilibrant «les délires du besoin» des autres couches de la population (L'Éducation sentimentale). Et Baudelaire: «La croyance au progrès est une doctrine de paresseux. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne» (Mon cœur mis à nu). Mais c'étaient des marginaux.

LES CINQ LEVIERS DE LA DOMINATION

Revenons-en donc aux moyens auxquels les tyrans recourent pour se maintenir au pouvoir. Lamennais en distingue principalement cinq: 1) l'isolement; 2) le silence; 3) la corruption; 4) une fausse idée du devoir religieux; 5) la force brutale. Reprenons-les chacun séparément et posons-nous la même question que Lamennais: qu'en attendre? Qu'en attendre, non pas évidemment au XIXe, mais bien au XXIe siècle? Nous n'allons pas les examiner tous aujourd'hui, mais on peut en prendre un ou deux.

Commençons par l'isolement. L'isolement était déjà cité par Aristote comme un procédé classique de la tyrannie. Le tyran ne craint rien tant que les contacts que les citovens pourraient être amenés à nouer entre eux: et donc il veille à les isoler autant que possible les uns des autres. Ils doivent être dans l'impossibilité de communiquer entre eux. Or, selon Lamennais, de tels efforts sont à notre époque voués à l'échec: «La grande facilité des communications qui multiplie tous les rapports et par là même rend impossible de les surveiller, permettrait aux mécontents de s'entendre rapidement d'un bout du pays à l'autre». C'est ce qu'il disait il y a 200 ans. Le répéterait-il en 2023?

Lamennais dit que la grande facilité des communications rend impossible de les surveiller. En vérité, il faut retourner cette proposition: c'est leur facilité même qui rend possible de les surveiller. Les pouvoirs en place dépensent d'ailleurs beaucoup d'énergie pour les rendre plus faciles encore (5G, commerce en ligne, E-médecine, etc.). D'où, justement, ce qu'on appelle la société de surveillance, société en laquelle se marient harmonieusement l'Internet et la surveillance de l'Internet. Qui, aujourd'hui, prétendrait que la police n'ait pas la capacité de surveiller les communications des citoyens? Et donc de les empêcher? C'est une première remarque.

À quoi s'ajoute l'ensemble des problèmes liés à l'atomisation sociale. Hannah Arendt disait que l'atomisation sociale était le terreau même du totalitarisme. C'est encore valable aujourd'hui. Comprendrait-on autrement le zèle que mettent les pouvoirs en place à éradiquer ce qui subsiste encore de l'ancienne institution familiale, en même temps que leur parti-pris fanatique en faveur du multiculturalisme? L'isolement passe aujourd'hui surtout par là: par la destruction des liens familiaux, d'une part, le multiculturalisme de l'autre. C'est une des caractéristiques de la société postmoderne de n'être composée que d'une masse d'individus sans autre lien entre eux que leur commun assujettissement à l'État total. L'isolement est ici la donnée de base. La police n'a même plus besoin d'intervenir.

Passons maintenant au deuxième moven: le silence. Lamennais vise ici la censure des opinions et des idées. Là encore, il se montre très optimiste: «Interdire la discussion d'une doctrine quelconque, c'en est assez pour faire naître en tous la juste persuasion que ceux qui défendent de la discuter sont intérieurement convaincus qu'elle ne saurait soutenir l'examen, et n'ont aucune foi en sa vérité. Le soin même que l'on prend d'empêcher qu'on ne l'attaque, établit donc contre elle un préjugé universel légitimement fondé». C'était peut-être le cas encore au XIXe siècle, en particulier chez les personnes instruites. Aujourd'hui, c'est tout simplement insoutenable, ne serait-ce que parce qu'on ne saurait en 2023 parler de la censure sans la mettre en lien avec la propagande de masse, qui l'étaye et lui donne sa véritable signification. Car l'État ne se contente plus aujourd'hui de poser des panneaux d'interdiction. Il dessine aussi les routes que nous devons emprunter pour aller à tel endroit et non ailleurs. Il ne dit plus seulement: «voilà ce que vous n'avez pas le droit de penser», mais bien: «voilà ce que vous devez penser».

C'est beaucoup plus englobant. À partir du moment où vous savez ce que vous devez penser (et en doute-

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

riez-vous un seul instant lorsque vous voyez que les médias disent à peu près tous la même chose sur à peu près tous les sujets: Covid-19, guerre en Ukraine, changement de sexe, etc.), vous savez nécessairement aussi ce que vous n'avez pas le droit de penser.

LA CENSURE, C'EST DU PASSÉ

Il y a certes des gens qui résistent à la propagande de masse. Mais ils ne sont qu'une très petite minorité. L'immense majorité (y compris parmi les gens instruits, mais qu'est-ce que cela signifie encore aujourd'hui?) l'absorbe passivement sans se poser la moindre question. On n'a même plus besoin de dire aux gens: «Voilà ce que vous n'avez pas le droit de penser», car très peu de gens sont aujourd'hui seulement tentés de le penser, que dis-je, le considèrent comme seulement pensable. En ce sens, effecti-

vement, la censure appartient déjà à une époque révolue. Les autorités continuent certes à censurer les idées et les opinions, elles le font même de plus en plus (en témoigne l'accroissement sans limites des textes de loi en ce domaine), mais elles pourraient très bien désormais s'en passer: tellement la propagande de masse se montre aujourd'hui massive et performante. Si elles le font donc, c'est plutôt par routine que par besoin réel. En partie aussi par perfectionnisme (deux précautions valent mieux qu'une).

Voilà pour l'isolement et le silence. Il nous reste à examiner la corruption, une fausse idée du devoir religieux et la force brutale. Ce sera pour la semaine prochaine. En attendant, retenons cette idée selon laquelle, contrairement à ce que pensait ce cher Lamennais, la tyrannie et les tyrans se débrouillent plutôt bien à notre époque.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS, 100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE. DÉJÀ 388 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Possession shamanique

Drôle d'époque, où la culture pop s'allie à la mystique nationale et le rock s'hybride avec l'opéra. Le phénomène Shaman en est un exemple bien russe devenu phénomène planétaire.

Le nom de Shaman agite les réseaux sociaux d'un bout à l'autre de la planète. Derrière cet avatar se cache Yaroslav Dronov, chanteur pop de Russie. Dans son pays, il bat les records de popularité. Sa cote a encore redoublé en 2022, lorsqu'il a composé pour la journée du Défenseur de la Patrie, fêtée le 23 février, une chanson intitulée «Debout!» (en russe: Vstanem!). Cette chanson dont Shaman a composé la musique et les paroles était conçue comme un hommage rendu aux millions de soldats soviétiques tombés pendant la dernière guerre pour défendre leur pays. Un chant du souvenir, plutôt qu'une marche guerrière.

Or, il se trouve que le 24 février, au lendemain du lancement de ce titre, commençait l'opération Z et l'entrée des troupes russes en Ukraine. Du coup, «Debout! » pouvait être compris comme un appel à la levée d'armes, autant qu'un hommage aux braves qui ont disparu sur le front de l'Est. On est ici au cœur du malentendu sur l'origine et la nature de la guerre en Ukraine et sur la manière dont elle a été vécue dans la tête des Russes. 70 ans après la fin de la Grande Guerre patriotique, les vides laissés dans chaque famille et le deuil d'une nation entière qui a perdu plus de 25 millions des siens, justifie pour les patriotes de Russie de prendre les devants et de défendre la mère patrie en traquant les démons nazis venus à nouveau rôder à sa porte.

Shaman est devenu en un jour la voix emblématique de tout un peuple. Dès le mois de janvier 2022, il avait pressenti ce qui allait se passer. Il s'était mis au travail et avait composé la musique et les paroles de ce qui est devenu un nouvel hymne. Sa démarche rappelle celle du compositeur soviétique Alexandrov, qui n'a disposé que de trois jours en juin 1941 pour composer le chant entonné par les troupes en partance pour le front. Son chant commençait aussi par un appel à la mobilisation: «Debout! Vaste Pays!». Dans le contexte actuel, l'appel de Shaman prend une autre résonance. Pour la plupart d'entre elles, les vedettes du show biz qui occupaient jusque-là le devant de la scène ont préféré se désolidariser et passer à l'Ouest (voir «Après la Russie» dans AP381). Shaman s'est retrouvé ainsi au centre de l'attention d'un public devenu orphelin. Il s'est senti investi d'une mission. Sans renier l'image de chanteur pop-rock qui est à l'origine de son succès, il a pris une nouvelle dimension en cultivant le style fusionnel dont il a fait sa marque de fabrique en prenant le nom de Shaman. Fusion d'une culture pop dans la ligne de Freddie Mercury, avec les folklores des peuples de Russie et quelques réminiscences d'opéra. Shaman, c'est surtout une voix surnaturelle. qui joue sur cinq octaves et une puissance sidérante. C'est aussi un compositeur-poète authentique, qui puise en lui les ressources de son art, tout en étant son propre interprète.

En juillet 2022, Shaman a enchaîné avec un chant qui est une profession de foi patriotique intitulée « Ia rousski!» (Je suis russe!). Le clip a fait un tabac immédiat sur les réseaux, mais a aussi suscité

une parodie moqueuse de la part d'un humoriste adepte de l'autodérision pour qui le peuple russe est fait de ploucs. «Ia rousski» est devenu « Ia ousski!» à traduire par «Je suis borné!». Shaman a même été l'objet d'une enquête de police, pour déterminer si en proclamant sa russité il n'invitait pas à la haine entre les peuples! A ces exceptions près, Shaman est devenu une idole, qui fait salle pleine et multiplie les tournées dans tout le pays. Poutine ne peut pas se passer de lui et le fait chanter à ses côtés lors de grandes occasions. La popularité de Shaman auprès de toutes les couches de la population, des plus jeunes aux plus âgées, ne fait pas de doute. Le correspondant de la Frankfurter Allgemeine à Moscou a pu s'en convaincre en se mêlant à la foule du stade de Loujniki venu l'écouter. Parmi les fans, il v avait aussi bien des jeunes gens en training et grosses baskets, que de sages bourgeois en costume.

Plus impressionnante encore est la gloire que Shaman s'est acquise auprès de blogueurs du monde entier qui communiquent à leur fidèle audience l'émotion ressentie en l'écoutant. Il faut être un vrai charmeur pour arriver par le chant à faire couler des larmes à des milliers de kilomètres, au Japon comme aux USA ou en Grande Bretagne. Shaman y parvient aussi bien avec une reprise endiablée de «Show must go on» - un des grands tubes de Queen – qu'en priant pour la Russie.



PASSAGER CLANDESTIN: Maud Koffler

«Sur les chemins noirs»: la France t'attend!

OUS AVONS SOUVENT ÉVOQUÉ DANS L'ANTIPRESSE LE LIVRE POÉTIQUE ET PROFOND DE SYLVAIN TESSON RACONTANT SA TRAVERSÉE «THÉRAPEUTIQUE» DE LA FRANCE, EN DIAGONALE, PAR LES SENTIERS LES MOINS COURUS. AVANT NOUS, MAUD KOFFLER EST ALLÉE VOIR LE FILM DE DENIS IMBERT OÙ JEAN DUJARDIN JOUE LE RÔLE DE L'ÉCRIVAIN. ELLE EN A TIRÉ UN COMPTE RENDU POIGNANT.

J'ai honte parce que je suis allée voir ce film avant d'avoir lu le livre. Et ce fut sans doute comme partir en randonnée avec des chaussures neuves. Ma première réaction lorsque l'écran s'est éteint fut même d'imaginer que ces paysages eussent été plus joliment écrits que filmés. Qu'on aurait peut-être davantage souffert de lire ces larmes que de les regarder couler. Mais de toute façon, je n'y allais pas en pensant que ce serait le film de l'année. J'y allais en pensant qu'il me conforterait dans ma folie d'exil.

Je voulais entendre ce cri venu d'un autre monde, de derrière les cimes, qui te dit: barre-toi. La France t'attend. Pas les Français, pas les urnes, pas l'Histoire: la France.

Sylvain Tesson a rendu quelque chose possible. Il a ouvert des chemins. Il y a versé sa sueur, son sang, ses larmes et son encre parce que la France le réclamait. Elle était assoiffée de témoignages d'amour. Elle avait besoin qu'on l'éprouve, qu'on l'étreigne, qu'on se casse la gueule pour nous aider à nous relever. Et je vous assure qu'en descendant les marches de la salle de cinéma, je me suis sentie plus morte que vivante. J'ai cherché l'air, le ciel, les arbres. J'ai quitté ce monde débile,

ce que je cherche à faire tout le temps en disant à mes potes et à ma famille que «je pars», «mais tu pars où?», «je ne sais pas, loin», «mais tu reviens quand?», «tout à l'heure, demain, dans un mois, jamais»...

Et soudain, la nuit est tombée. Pas dehors, il fait encore jour à 20 h. Mais en soi, il se faisait déjà tard. C'est cet instant tragique où vous vous apercevez que la vie va beaucoup trop vite. Alors vous montez sur votre scooter, vous démarrez en trombe, vous dévalez la rue Claude Bernard — la tête dans les nuages, vous passez devant Le Café d'Avant, vous voudriez vous arrêter mais vous ne pouvez pas parce que vous êtes en retard. Et parce que ça va trop vite. Vous vous rappelez de cette nuit où vous étiez complètement bourrée, à pleine vitesse dans la ville, les feux n'avaient aucune couleur, ou plutôt si: ils étaient tous rouges. Mais là, à ce moment précis, vous êtes sobre et vous roulez vite quand même. Personne ne vous attend, pourtant, mais vous réalisez que vous avez passé votre courte vie

à vous manquer vous-même et qu'il s'agirait de vous donner rendez-vous, un jour. Voilà.

Ce n'est pas un grand film. Mais c'est une grande histoire qui conduit à une formidable ivresse. Il ne s'agit pas de renier le monde moderne, il s'agit de s'en évader quelque temps pour retrouver aux confins du pays tout ce que les écrans ne nous offriront jamais: les parfums, la matière, les blessures et la vie.

Ce film n'est pas à voir. Il est à vivre.

 Maud Koffler (site <u>La Ligne</u> et Twitter: @MaudPK) se déclare «ex-journaliste» — du Livre Noir — et «passionnément française».

VOIR AUSSI, ENTRE AUTRES

- «Sylvain Tesson: la France des «chemins noirs», une géographie de traverse», APo50 | 13.10.2016;
- Eric Werner: «Les chemins noirs en nous», AP246 | 16/08/2020;
- «Les chemins de la clandestinité», AP247 | 23/08/2020.



LISEZ-MOI ÇA! par Valentin

«Comme un collégien» de John Le Carré

DANS CE RÉCIT CRÉPUSCULAIRE, LA FINESSE ET LA MÉLANCOLIE DE L'UNIVERS CENTRÉ
SUR GEORGE SMILEY VOUS ENVELOPPENT ET VOUS IMPRÈGNENT COMME UN CRACHIN
ANGLAIS.

CE QU'IL APPORTE

Magnifique roman d'espionnage du maître en la matière, Comme un collégien dépeint l'affaiblissement du renseignement anglais pendant la guerre du Vietnam, attaqué de l'intérieur par une taupe haut placée au service des renseignements russes, et mis à mal par ses propres dissensions internes. George Smiley, brillant, mais cynique et dépassé agent du renseignement anglais, tente de redresser un service exsangue qui représente toute sa vie. Un baroud d'honneur consciencieux, minutieux et patient, afin de dénicher un maillon faible dans la trame de Karla, redoutable agent russe. Tout se jouera en Asie, et plus particulièrement à Hong Kong. Un espion, Jerry Westerby, y assure les missions de collecte et de provocation sous la couverture d'un petit journaliste local (notons l'imbrication toute naturelle de l'espionnage et du journalisme, et combien peu de personnages se laisseront duper par cette couverture...) Le roman avance très intelligemment, nous laissant dans le doute. Le narrateur nous fait découvrir les révélations à mesure que les personnages avancent dans leur mission. Nous partageons leurs



joies, leurs doutes, parfois leurs erreurs, jusqu'au dénouement. Un seul personnage reste énigmatique, ses pensées nous étant toujours cachées. M. George Smiley est un agent dans l'âme, construit par et pour le service.

CE QU'IL EN RESTE

Tout, dans ce roman, évoque la fin. La fin d'une puissance. La fin

d'une époque. La fin d'un homme. La Sainte Trinité de l'aboutissement de la carrière de Smiley. La fin de la puissance du renseignement anglais, qui finit victime de sa naïveté et de l'incompétence, voire de la traîtrise, de certains de ses membres. John le Carré dessine progressivement la toile du renseignement américain entourant petit à petit les restes de l'indépendance anglaise. Les services de renseignement anglais ne devenant qu'une succursale des services américains, «les cousins». La fin d'une société désormais en marche vers un monde occidental dominé par les Américains, eux-mêmes en difficulté face à l'émergence progressive de la future puissance chinoise. Fin d'un monde régi par des valeurs traditionnelles, où l'administration pantouflarde remplace le vieux monde opérationnel. Un épisode du livre illustre parfaitement cette transition en cours. George Smiley interroge un maître d'école diligent, compétent, exigeant, qui ne compte pas ses heures au service du progrès de ses élèves (espèce ô combien rare aujourd'hui), qui présente néanmoins déjà les stigmates de l'homme déconstruit acceptant et comprenant le choix de sa femme de l'abandonner avec son enfant pour aller jouer la putain au nom de sa liberté. La fin d'un homme, compétent, intelligent, éminemment calculateur, dépassé par le système qu'il a servi toute sa vie avec cynisme. L'État est son église, le service son chemin de croix. Mais comme un catholique conservateur dans une église en voie de «modernisation», Smiley ne comprend pas qu'il sert un idéal qui n'est plus d'actualité.

Son ultime erreur, précipitant sa chute, fut, finalement, sa dernière once d'humanité, reconnaissant dans l'amour irrationnel et catastrophique de son agent pour la maîtresse d'une cible, celui qu'il porte toujours à son ex-femme infidèle. Le refus de saborder un agent qui lui a toujours été fidèle, même lorsque celui-ci met en danger le travail d'une vie.

À QUI L'ADMINISTRER

Ce livre est un remède contre toute tentation de simplification, de schématisation, de l'espionnage et de la géopolitique. À recommander à toute personne ne comprenant pas la subtile imbrication de deux composantes contradictoires dans la conduite des services de renseignement: la grande vulnérabilité des puissances et de leurs services de renseignement qui reposent sur des hommes et femmes conditionnés notamment par leurs faiblesses et leurs limitations, côtoyant le pouvoir écrasant et mécanique d'une administration froide et calculatrice. Des hommes et femmes exceptionnels, mais limités, asservis par le système, qui broie ses propres défenseurs à mesure qu'il mue dans l'histoire.

John Le Carré, Comme un collégien, traduit de l'anglais par Jean Rosenthal, éd. Points. Français de 28 ans, Valentin est enseignant en école élémentaire et homme en construction.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 30 avril au 6 mai 2023

Bon vent, cher Jean! Jean Picollec était un magnifique Breton, un homme extrêmement cultivé et une personnalité profondément humaine et attachante. Il fut surtout un «éditeur contre vents et marées» qui occupa une place à part dans le milieu de l'édition française. Jean Picollec a rejoint le grand large le 27 avril dernier. Alain Lefebvre, le directeur de la publication d'Eléments, lui rend un chaleureux hommage.

En charge. Florian Louis <u>résume</u> très opportunément cet article du *Washington Post* dont l'auteur a pris la peine d'établir la géographie — cartes à l'appui — des composants d'une batterie de voiture électrique. Où l'on voit que la Terre entière y est mise à contribution... et que certains ingrédients du biscuit risquent très vite de devenir plus rares et plus coûteux que d'autres...

Pseudopâtre. Trop savoureux pour ne pas être mentionné! Fidèle à sa reconversion woke, Netflix a produit une docufiction sur Cléopâtre où la reine d'Égypte est jouée par une actrice noire. Ce choix de la production a exaspéré les Egyptiens et «provoqué la fureur de Mostafa Waziri, chef du Conseil suprême des antiquités, qui a déclaré que la représentation de Cléopâtre en tant que Noire était "une falsification de l'histoire égyptienne".» M. Waziri a précisé que ses commentaires n'avaient rien de raciste et qu'il se préoccupait uniquement de défendre la vérité historique au sujet de son pays. A l'appui de sa protestation, une pétition a été lancée sur Change.org afin de «canceler» la Reine Cléopâtre de Netflix, en tant que «pseudoscience»! Les producteurs de Netflix feraient mieux de réserver cette belle actrice noire. Adele James, à un documentaire sur Marie-Antoinette. La direction du musée de Versailles en serait, nous n'en doutons pas, ravie.

Tour d'horizon. «La troisième guerre mondiale a-t-elle commencé?» A partir de cette très vaste question, le Cercle Aristote et Slobodan Despot passent en revue tous les grands sujets du moment: la guerre en Ukraine, la désoccidentalisation du monde, le devenir de la France, les illusions démocratiques, la censure et l'autocensure...

Basculement. La France, justement, que lui arrive-t-il? Le monde entier commence à se le demander. Dans un *Putsch Live* vif et enlevé avec Nicolas Vidal, le directeur de l'Antipresse pose son regard désaxé (littéralement: de Suisse) sur la Macronie, cette tragédie française.

Un bon docteur. Le Dr Arturo Perez, avec sa sœur Lorena, dirigeait des services d'urgences en Suisse au temps de la pandémie et du confinement. Médecins dans l'âme, ils ont osé l'impensable: soigner tous leurs patients quant soigner leur était interdit par l'État! Utiliser les médicaments qui marchent en faisant fi de la prohibition obscurantiste imposée par la médecine officielle. Ils n'ont abandonné personne, rejeté personne - et surtout ils n'ont perdu personne. Nous sommes fiers, à l'Antipresse, d'avoir connu personnellement ces deux êtres dévoués qui sauvent la corporation d'Hippocrate. Cet entretien où le Dr Arturo Perez se livre est l'«itinéraire d'un héros ordinaire, un médecin aspirant à être simplement médecin dans une époque qui ne tolère plus ceux qui pensent par eux-mêmes». A ne manguer sous aucun prétexte!

Épouvante. Coup sur coup, en Serbie, un garçon de 14 ans et un jeune homme de 21 ont perpétré des massacres effrayants en ciblant particulièrement les enfants. Pourquoi? est la première question qu'on se pose, surtout dans un pays qui n'avait jamais connu les fusillades à l'américaine. Nous tenterons d'y répondre dans un prochain numéro. Pour le moment, nous associons nos prières à la douleur des familles

Pain de méninges

LES ENFANCES D'UN GRAND ÉCRIVAIN

Les premières années de sa vie, comme celles de Dickens, ont souvent été horribles et ont été marquées par de nombreuses trahisons personnelles et professionnelles. Il est impossible ici, comme chez Dickens, de séparer la misère du génie. Son enfance a été marquée par des mensonges, des secrets nauséabonds et des promesses non tenues, et il n'avait nulle part où se réfugier. Sa mère l'a tout simplement abandonné sans lui dire au revoir. Son père, Ronnie, était un monstre hideux, un escroc impitovable qui volait les pauvres de la haute société, s'attaquant surtout aux vieux, aux solitaires et aux naïfs, et qui méritait amplement ses séjours en prison. Il ressemblait à un ogre, trapu et faussement souriant. Si vous aviez un peu de bon sens, vous traverseriez une rue ou peut-être une rivière pour éviter un tel individu. L'idée d'avoir une telle créature dans votre maison, s'insinuant et recherchant votre amour et votre approbation est (si vous vous souvenez de l'enfance) insupportable. Je trouve étonnant, après avoir vu des photos de lui, que si peu de ses victimes aient réalisé à temps qu'il leur voulait du mal. Mais pensez à la honte et au chagrin que représente le fait que cette créature soit votre père, et que vous ne sachiez pas, jusqu'à ce que ce vieil escroc sordide soit enfin mort, qu'il ne ressurgira pas une fois de plus du passé. Tant qu'il a vécu, ses fils n'ont jamais été à l'abri de ce danger. La succession de pensionnats coûteux et froids de Cornwell n'a pas vraiment permis d'échapper à ce danger. Comme tant d'autres garçons envoyés dans de petites écoles "publiques" anglaises, le Carré a connu les misères habituelles de ces établissements, mais sans la gloire et le cachet d'Eton ou l'ancrage intellectuel de Winchester. Finalement, il s'est enfui de Sherborne à l'âge de seize ans, sans doute dans l'espoir de se couper de ce monde miteux d'hommes suspects aux voix grinçantes de vicaire et aimant démesurément la compagnie des jeunes hommes. C'est ainsi qu'il est parti en Suisse. Il n'est guère étonnant que cet homme solitaire, à la dérive dans les beautés froides de Berne, ait été si facilement séduit par les "inavouables de Sa Majesté", comme les diplomates convenables désignaient autrefois les espions peu recommandables et peu crédibles qui se cachaient dans les coulisses des ambassades britanniques à travers le monde

— Peter Hitchens, «La double vie de John Le Carré» (David Cornwell de son vrai nom), *The Lamp*, printemps 2023, trad. SD.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Helvetica. Chablais vaudois, 4 mai 2023.

Elles nous accueillent partout, toujours aussi placides, à chaque retour de voyage. Cette intrication sans heurts entre béton et nature fait partie du mystère helvétique. Au confort de vie, la Suisse ajoute le réconfort de ces minuscules havres paradisiaques comme il n'y en a guère ailleurs. Vous en oublieriez presque qu'on s'apprête à planter des antennes 5G à deux pas de là et à irradier impitoyablement, pour rien, cette nature encore saine. Et que rien n'est plus vraiment sacré, pas même les vaches.